

DU TROUBLE À L'ASSISTANCE

Vers une écologie urbaine et attentionnelle des bakoroman à Ouagadougou

Texte: *Pedro José García Sánchez, Erwan Le Méner*

Abstract

FROM TROUBLE TO RELIEF

Towards an urban and attentional ecology of the bakoroman in Ouagadougou

In this paper the authors investigate a less documented side of street children's (bakoroman) lives in Ouagadougou, namely, their encounters with strangers in town. These encounters lead to resources such as relationships, goods, protective time and space, or learning opportunities and punctuate the narratives of the bakoroman. They are one of the main dimensions of their lives in the urban public space as they go back and forth between the street and their homes (institutional and family). As such, these interactions participate in the construction of their biographical trajectories and bifurcations. From minimum reciprocity to relational vigilance, a broad spectrum of interactions delineates the possibilities and limits of an «ethics of fragility». Across these encounters the children create their space in the city, through circumstantial pedagogies of living together. These interactions can be read as resources to regulate urban violence, other than institutional or charitable interventions.

Mots-clés: *trouble, enfants des rues, travail social, écologie urbaine, tiers, attention située, ordre public*
Keywords: *troubles, street children, social work, urban ecology, third parties, located attention, relations in public*

Ibrahim est chauffeur pour une compagnie de transport installée à Ouagadougou. Il sillonne le Burkina Faso au volant de son autocar. Il lui arrive de prendre en chemin des enfants qui hèlent son véhicule.

Je me rappellerai toujours de la première fois, en quittant Bobodioulasso pour Ouaga, juste après avoir été recruté. Ils étaient tout petits, marchaient dans la brousse. Avec le bruit du car, ils se sont retournés, m'ont fait signe, je les ai fait monter et on est partis. Arrivés à Boromo, je leur ai payé du pain et ils m'ont remercié en récitant des versets

du Coran; d'ailleurs, ils allaient chez un maître coranique à Ouaga. Je leur ai remis encore 500 francs pour manger. Ca m'est arrivé à plusieurs reprises dans mes voyages.

Les histoires des *bakoroman*¹ interrogés dans la capitale burkinabé regorgent de ce genre de rencontres avec des inconnus, qui les assistent dans leur fugue, dans leur usage de la rue, leur installation et leur survie. Ces tiers troublés au contact des enfants, en viennent à les aider, parfois ponctuellement, parfois plus durablement, mettant ainsi en forme des relations dont l'intelligibilité mérite d'être approchée.

¹ Ce mot à l'origine incertaine (Champy 2011), a la faveur des enfants concernés plutôt que celui d'«enfant des rues», terme en usage dans les organisations humanitaires, qui tend à négliger la circulation des enfants entre plusieurs mondes d'appartenance, de vie et de survie. Il s'agirait d'une greffe opérant dans les deux principales langues locales, le mooré et le jula, avec le substantif anglais *man*. *Bakorogo* (abrégé en *bakoro*) signifie en mooré «le dehors, la brousse». *Bakoro weogo* ou être dans *bakorogo*, signifierait «être exposé aux sévices», en jula «aller à l'aventure, au dehors de la maison ou de la famille». L'expression connote la distinction et le courage nécessaires pour venir dans le bakoro, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

L'expérience urbaine des *bakoroman* dessine des «trajectoires problématiques»². Afin de saisir l'hétérogénéité et l'hétéronomie des mondes qu'elles traversent, les compétences *labiles et dissemblables* qui s'y déploient, et les *mouvements d'aller-retour* qui en sont constitutifs, ces trajectoires sont suivies ici avec une optique écologique. C'est au cours de ces allers-retours que les *bakoroman* rendent visibles les ouvertures et les replis de l'assistance sociale, ainsi que ceux de l'espace public. Restant toujours attentive aux formes diverses d'interdépendance à l'œuvre participant à l'urbanité, l'optique écologique repère, retrace et met en valeur des prises parfois inattendues qui façonnent la perception de l'environnement, ses usages possibles et les ressources sociables de l'interactivité (Garcia Sanchez 2006). Des engagements vulnérables par lesquels une réciprocité minimale émerge, aux «garde-fou» inattendus qui, par leur vigilance relationnelle, servent des remparts aux soubresauts de la confiance, une «politique de l'interaction» (Bordreuil, 2007) et un *répertoire attentionnel* se dégagent. Ceux-ci permettent de projeter les puissances et les limites d'une urbanité qui, au cours des épreuves propres à l'expérience de rue portée par les *bakoroman*, se nourrit des pédagogies circonstanciées du vivre-ensemble, aussi bien que des élans citoyens des citoyens.

Les aller-retour entre la rue et les foyers au cœur de l'enquête

La population ouagalaise a quintuplé depuis une vingtaine d'années, atteignant aujourd'hui près d'1,5 millions d'habitants. La ville s'étend et se transforme, sous l'influence d'un urbanisme international producteur de nouveaux quartiers, plus sécurisés, à destination de ménages aisés (Söderström et al. 2010). Dans ce contexte, les aménageurs, les habitants et les pouvoirs publics tentent de contenir, notamment dans les espaces centraux, la présence grandissante des *bakoroman*³ et d'autres formes de marginalité, mouvement observé dans d'autres villes d'Afrique de l'Ouest (Faye & Thioub 2003).

En réponse à la répression subie par les enfants, la plupart des ONG dépeignent ces derniers comme des victimes. Elles en appellent aussi à une réponse immédiate, généralement conçue sur un mode compassionnel, qui peut être comprise comme une source d'irréalisme dans la représentation de l'expérience des enfants. A leur décharge, ces ONG doivent occuper souvent la place délaissée par l'Etat et rechercher des fonds nécessaires à la poursuite de l'action humanitaire⁴. Mais les ONG figurent souvent aussi un univers clivé (Lucchini 1993), où la famille s'oppose à la rue, l'intégration familiale à l'exclusion, l'aide humanitaire à la violence quotidienne.

Pourvoyeurs de ressources, les différents interlocuteurs des enfants le sont aussi de sanctions, ou de simples opinions, qui depuis l'extérieur prennent souvent la forme de dualités normatives: bonnes / mauvaises; justes / injustes; honnêtes / déviantes... Comme si ces qualifications binaires et leur systématisme polarisante suffisaient à dire l'expérience mutuelle des enfants et de leurs interlocuteurs (plus ou moins institutionnels). Comme si les trajectoires esquissées par les *bakoroman* dans leurs mouvements d'aller-retour (souvent cycliques) entre la rue et les foyers (familiaux et d'accueil), ne montraient pas justement le besoin d'une identification plus nuancée et réitérative. Comme si l'apprentissage capacitaire auquel ils sont contraints d'ordinaire pour être en mesure de gérer les troubles inhérents à leur condition «de rue», n'amenait pas à repérer de possibles articulations entre la vie en marge et l'expérience de l'espace public urbain.

Notre enquête (voir encadré ci-dessous) bâtie autour du triptyque «trouble, compétence et territoire» met en relation des événements qui affectent ces enfants, des capacités qu'ils mobilisent pour y faire face et leur appropriation différenciée de l'espace urbain. Elle fait apparaître des recoins, des interstices, des cachettes et d'autres espaces intercalaires dont ils détiennent une connaissance et une pratique, assez peu prises en compte par les acteurs publics ou humanitaires.

² Une «trajectoire», d'après A. Strauss (1982), renvoie à l'organisation des activités qui se déploient dans un cours d'action. Pour suivre les méandres de ses bifurcations et de leur caractère problématique, le repérage des modes de successions, d'ajustement et de coordination inhérents à cette organisation accompagne l'attention prêtée à la mise en œuvre de compétences ordinaires.

³ Voir le Programme national d'éducation en milieu ouvert de 2005, qui s'appuie notamment sur un recensement de 2002 (le plus récent en date au moment de notre enquête), du Ministère de l'action sociale et de la solidarité nationale, estimant alors à plus de 500 le nombre d'enfants passant le plus clair de leur temps dans l'espace public.

⁴ Soline Ledésert (2009) a montré que la recherche académique s'est développée en s'arrachant partiellement à l'idéologie alimentant commande et plaidoyer des organisations internationales et des ONG; Olivier Douville (2011) développe un argument semblable, à partir d'expériences cliniques nombreuses, au Samusocial Burkina Faso notamment.

Encadré: la démarche d'enquête

L'enquête à la source de cet article a été réalisée pour le compte du Samusocial International et du Samusocial Burkina Faso, avec le support de l'Union Européenne. Elle visait à décrire des parcours d'enfants, rencontrés par l'ONG dans les rues de la métropole. Ibrahim Yaro, sociologue burkinabé, a contribué à réaliser l'ethnographie de terrain entre janvier 2007 et février 2009 avec notre concours lors de divers séjours d'enquête (Garcia Sanchez et al. 2009).

Des dizaines d'enfants ont été rencontrés avec l'intention de leur donner la parole (Ennew 2003) et de les suivre au fil du temps (Panther-Brick 2002), en allant au-delà des sentiers balisés par l'association, pour avoir accès aux mondes auxquels ils participent. Neuf enfants ont particulièrement retenus notre attention, dont Kerda et Madou, mentionnés dans cet article. Les matériaux que le suivi de leurs cas ont permis de produire avec eux, leurs pairs et des «tiers bienveillants» ont facilité l'exploration plus approfondie de deux thèmes importants: l'arrivée et l'installation dans la rue⁵.

Documenter des actions bienveillantes et bienfaitrices hors sphère familiale et institutionnelle nous semble un enjeu en tant que tel, dans la mesure où ce travail a été rarement fait dans la littérature sur les enfants des rues. Sur le plan de l'enquête, il s'agit d'un enjeu de description. Sur le plan analytique, la prise en compte de ces interactions invite à revoir la compréhension du quotidien et des parcours des enfants, en tenant compte de ces ressources, largement banalisées, notamment par les ONG.

En suivant leurs aller-retour entre les foyers familiaux, la rue et les centres d'accueil, nous observons comment l'ordinaire des situations troubles met en lumière une «écologie des activités» (Joseph 2002), utile à décrire pour comprendre la mobilisation des ressources et des compé-

tences déployées pour les surmonter. Dans les entrelacs de l'assistance tracée par les associations humanitaires, et des interventions souvent hostiles des forces de l'ordre, le côtoiement entre les enfants et des tiers insoupçonnés dans l'espace public urbain, suscite des engagements locaux, souvent peu remarqués, qui aident à *tenir dans le bakoro* et à se faire une place en ville⁶.

Du riverain au commerçant, ou encore de la policière au citoyen lambda devenu un bienfaiteur concerné, nous présentons par la suite différentes figures citadines repérées au cours de l'enquête. Ces figures ont le statut d'illustrations d'actions bienveillantes, hors sphère familiale et institutionnelle. On ne sous-estime pas les formes d'exploitation et de domination dont sont victimes les enfants, et qui peuvent d'ailleurs se loger au cœur même de relations se présentant d'emblée comme des gestes de secours. Il ne s'agit pas ainsi de prétendre que les attitudes observées se figent dans des caractères irréversibles, mais plutôt de comprendre leurs ressorts et leurs effets à travers les trajectoires des enfants dans l'espace urbain. «Mitoyennes», avant qu'un élan d'implication les rende «citoyennes», ces figures émergent toutes d'une rencontre inattendue et débouchent sur des aménagements de l'espace urbain, tendant à apporter des formes de protection aux enfants⁷.

Réciprocité minimale et engagements vulnérables: les hôtes inconnus des premiers soirs

La plupart des enfants rencontrés dans les rues de Ouagadougou ont fui leur foyer familial, ébranlés par la façon dont les figures et les injonctions d'autorité perdent leur légitimité au fil d'épreuves récurrentes d'injustice. Cette fugue est plus un mouvement réitéré, qu'un départ définitif, plus une migration qu'un exil (Champy 2015). L'histoire de Kerda illustre ce ressort central de l'arrivée dans la rue où les

⁵ Les enfants rencontrés sont tous des garçons, nés entre 1990 et 1995. Les garçons constituent la très grande majorité des personnes accueillies à l'époque par le Samusocial Burkina Faso. L'enquête ne documente pas la vie des jeunes filles, qui connaissent pourtant des difficultés en partie différentes, liées à des formes d'exploitation domestique et à la prostitution en particulier. Voir le document publié à ce sujet par le Samusocial International (2012).

⁶ Sur ce point, les travaux de Marc Breviglieri (2002) sur le «maintien de soi en public» face à «l'horizon du ne plus habiter» nous sont doublement utiles: d'une part, pour aller au-delà de l'approche goffmanienne classique qui fait de la «présentation de soi» le ressort principal de l'altérité dans les espaces publics urbains; d'autre part, pour tirer les conséquences analytiques auxquelles les formes d'assistance propres au travail social de rue conduisent lorsque cette mise en perspective est prise au sérieux.

⁷ «Avant d'être citoyens nous sommes mitoyens et c'est dans cette proximité distante avec l'étranger que nous apprenons à donner un sens commun à la notion de monde» (Joseph 2007).

fugues répétées amplifient le même motif: l'enfant menacé ou victime de représailles par sa famille⁸. A l'origine, après le décès de sa mère, son père le confie trois mois à ses grands-parents à Koudougou. Il y suit une scolarité erratique. Il garde contact avec son père, chez qui, contre son souhait, ses grands-parents n'entendent pas pour autant le laisser partir. A douze ans, une partie de l'argent volé à ses grands-parents sert à se financer un voyage vers Ouagadougou, où son père habite. Il vit avec lui trois années, durant lesquelles leur relation se dégrade, l'enfant supportant mal sa belle-mère. A ses yeux, son père punit ses bêtises sévèrement. Il déserte les bancs de l'école, que sa famille ne parvient d'ailleurs plus à payer. Après une correction mémorable, pour un vol dont il est accusé à tort par sa belle-mère, il fugue de nouveau. Une tension surgit entre le monde domestique où l'on perd sa place et la rue, lieu et moyen de sortie d'un chez-soi oppressant. Cette tension se résorbe à mesure que se tissent des relations avec des personnes qui, au départ, ne sont que des inconnus, comme cet habitant chez qui Kerda trouve refuge le soir de sa fuite de son domicile:

Je suis allé ce jour-là dans un coin que je ne connaissais pas. J'ai demandé à quelqu'un dans la rue de m'héberger jusqu'au lendemain pour que je puisse chercher ma route en journée et rentrer chez moi.

Le culot de Kerda, associé à sa capacité à raconter une histoire plausible, deviennent des compétences utiles face à l'épreuve situationnelle. Mais ce sont aussi des supports pour envisager et cristalliser l'au-delà de la fuite et de l'arrivée à la rue. Kerda se trouve ainsi un toit, se montre capable d'affronter plus aisément l'incertitude à laquelle ils sont confrontés au quotidien et fait une nouvelle connaissance. Le lendemain, il commence à vendre de la ferraille, pour le compte d'un «patron» après avoir observé d'autres enfants le faire. Mais la marchandise confiée et le butin durement amassé lui échappent (on ne sait comment). Craignant des représailles, il se présente le soir même, non pas chez son père, mais chez celui qui l'avait accueilli la veille, qui lui offre à nouveau l'asile. Il partagera avec son hôte les 15 000 francs CFA provenant de la vente d'une charrette jamais rendue à un marchand, et des revenus de mendicité; il demeurera chez lui quelques semaines.

La relation entre Kerda et cet habitant témoigne d'une réciprocité que l'on pourrait dire minimale, parce qu'elle ne débouche pas sur une relation durable. Il ne reste pas moins que ces formes d'hospitalité momentanées émaillent les récits des enfants. Ce sens de la «débrouille» et cette capacité à se sortir de situations délicates ont été thématiques par l'anthropologie urbaine et la sociologie de la pauvreté, dans des contextes sociétaux extrêmement variés, souvent associés à des formes de résistance structurant des groupes locaux ou à l'émergence de sous-cultures (pour les enfants des rues, voir par exemple Lucchini 1993, 1996). Nous voulons souligner ici la façon dont ils se manifestent lors des interactions avec des inconnus rencontrés dans un type d'espace, la rue, où *l'incertain n'est pas seulement une possibilité mais une certitude fondatrice* (et parfois rassurante), tel que les récits de vie urbaine de Jane Jacobs (1962) ou la sociologie des espaces publics (Lofland, 1998) l'ont montré. Il s'agit certes d'*engagements foncièrement vulnérables* souvent caractérisés par leur intermittence et leur faillibilité relationnelle (García Sánchez 2007). Ceux-ci peuvent toutefois tisser des liens, enserrant opportunément les enfants et leur apportant des ancrages parfois momentanés, mais toujours précieux. Articulés avec les nouvelles sociabilités entre enfants, autour de la mendicité ou des jeux, ils permettent d'amortir les effets d'ébranlement avec l'environnement familial (Biaya 2000) et préfigurent les voies d'une «écologie de l'attention» (Citton 2014) permettant de valoriser d'autres formes de réciprocité⁹.

Attention située et vigilance relationnelle: le tenancier du vidéoclub, un «garde-fou» inattendu

Après ce séjour chez l'habitant, Kerda passe plusieurs mois avec un groupe d'enfants rencontrés un matin alors qu'il partait mendier comme les jours précédents:

Je me suis levé pour aller vers la mosquée située à quelques mètres du marché (...) Des enfants y faisaient la manche avec leurs boîtes de tomates. Je croyais qu'ils étaient venus pour travailler et repartir à leur maison après; je ne savais pas que eux aussi dormaient dehors (...). J'ai fait semblant en leur disant que je voulais repartir à la maison mais que c'était difficile et je ne

⁸ Différents auteurs ont souligné l'importance de crises familiales dans l'arrivée dans la rue des enfants, notamment sur des terrains africains (par exemple Pirot 2004; Morelle 2007), mais peut être au risque de surestimer la force, l'intensité et la durée de la rupture familiale et de minorer la dimension initiatique du départ du foyer (Champy 2015).

⁹ «L'évolution de notre attention est conditionnée par ces milliers de fils élastiques invisibles qui nous tiennent liés les uns aux autres [...] faire l'écologie de l'attention, c'est observer les implications de ces tensions» (Citton 2014).

savais pas où dormir présentement. Ils m'ont répondu que ce n'était pas compliqué et que je pouvais venir. Ils m'ont ainsi amené sous le pont, où l'on a causé et, puis, on est partis à midi pour chercher à manger.

Désormais Kerda mendie et passe ses nuits aux côtés de ses compères, plus expérimentés dans la quête de solutions à des problèmes de première nécessité: trouver de quoi manger, où dormir, et comment gagner plus facilement de l'argent. Il apprend vite les rudiments de la vie à la rue et gagne en autonomie, grâce à ce collectif d'enfants, si bien que la rue devient une alternative viable à l'espace familial redouté. Faut-il alors seulement la découverte du Samusocial et l'usure d'une vie dehors pour que l'enfant souhaite retourner, quelques mois plus tard, chez son père?

Kerda fait une rencontre décisive avec un certain Jacques. Ce culturiste amateur loue une cour près de la zone où mendient et dorment les enfants. Il y a installé une télé et un lecteur dvd à l'ombre d'un arbre imposant. Ce vidéoclub d'office est prisé des *bakoromans*. Jacques propose à l'enfant qui traînait ses guêtres dans le coin de venir se laver chez lui. Cette première rencontre selle une promesse de protection. Jacques apporte dès lors une aide matérielle ponctuelle à Kerda, qui n'hésite pas à lui demander conseil et qui sait trouver auprès de lui du réconfort.

A en croire les témoignages de Kerda et d'autres enfants, Jacques fait figure de «garde-fou» (Hopper, 2003). Le terme désigne celui, dont les actions pleines de tact et de vigilance, souvent discrètes et sans contreparties, tendent à maintenir tant bien que mal des personnes à la lisière mais à l'intérieur d'un monde commun (Breviglieri 2002). Jacques peut ainsi dissuader des riverains de s'en prendre aux enfants:

Une nuit, Kerda est venu sous le hangar me dire qu'un jeune leur a demandé de payer 500 francs chacun sous peine de les chasser. C'était un jeune du quartier. Je lui ai dit que ce n'était pas bien, qu'il ne fallait plus faire ça aux enfants.

L'homme fait encore office d'intermédiaire pour trouver des petits boulots aux enfants – grâce à lui, Kerda est employé pendant plusieurs mois par un boucher du marché. Mais sa

protection se manifeste aussi par des gestes attentionnés. L'homme incite et invite ainsi fréquemment les enfants à se laver, à prendre soin d'eux, à ne pas se délaissier; il les encourage à ne pas baisser les bras. Sa porte reste ouverte à ceux d'entre eux qui fuguent une nouvelle fois, comme aux nouveaux venus conduits chez lui par des enfants plus expérimentés. Avant un retour chez son père préparé par les intervenants du Samusocial, Kerda présente un autre enfant à son bienfaiteur pour que son camarade puisse prendre son poste chez le boucher. Mais quand après une nouvelle fuite du foyer parental l'enfant retourne le voir pour essayer de reprendre sa place, Jacques ne lui redonne pas son poste: il lui demande d'attendre que le poste se libère de nouveau.

Le lien noué entre le commerçant, les enfants et le voisinage témoigne ainsi d'une régularité servant d'échafaudage à une forme de stabilité essentielle. La relation ne paraît pas éprouvée ici par l'absence prolongée de l'enfant, pas plus que par la perte du travail chez le boucher et l'absence d'alternative. Kerda ne s'estime ni trahi ni lésé, et attend son tour. Jacques, de son côté, ne semble pas pourtant se sentir redevable de trouver un autre boulot à Kerda. De fait, l'homme n'entend pas se substituer à la famille de l'enfant, ou aux professionnels de l'assistance; il ne pense pas que son aide ne permette ni ne suffise à l'enfant pour sortir de telles conditions d'existence. Est-ce à dire que les soutiens, plus ou moins durables et conséquents que trouvent les enfants en ville, ne permettent, au fond, que d'entretenir une vie de misère? Quand l'inconnu soutient des dynamiques permettant aux enfants de tenir et de se maintenir dans le *bakoro*, l'entretien d'une vigilance relationnelle attentive au sens du juste, ouvre un horizon moral au ressort social qui achemine l'au-delà de l'interaction. L'illustration suivante montre comment, entre le trouble et l'assistance, l'écologie urbaine peut aussi devenir attentionnelle¹⁰.

Cohabitation et soubresauts de la confiance: la policière maternante

Madou, né en 1992, avait neuf ans quand ses parents se sont séparés. Après quelques semaines passées chez ses grands-parents maternels, il part vivre avec son père, à la lisière de Ouaga 2000, quartier résidentiel aisé de la capitale. L'enfant

¹⁰ Si l'étymologie latine indique qu'*ad-tendere* c'est tendre vers (quelqu'un ou quelque chose) pour sortir de son petit monde, l'existence du verbe *atender* en langue espagnole amplifie les possibilités pragmatiques de l'attention car, en plus de «la disposition des sens et de l'esprit pour *enterarse* (découvrir, apprendre, savoir) de ce qui arrive dans sa présence», le terme signifie «prendre soin» (comme la thématization anglo-saxonne du «care») ou, encore, «faire cas de» (dans le sens de permettre et d'assimiler une influence) (Dic. María Moliner 1998). La focalisation d'une «réciprocité attentionnelle» (Bougnoux 2014) permet alors d'examiner l'attention située avec un œil écologique qui interroge la façon dont «être attentif» à son environnement peut entraîner un «devenir attentionné».

pâtit de la dureté de son hôte et juge disproportionnées les sanctions qu'il lui inflige (privation de nourriture et châtements corporels notamment) – comme il en infligeait à sa mère. Trois ans plus tard, Madou fugue une première fois. Il est conduit par la police au Samusocial, qui organise rapidement une «réintégration» chez son père. La greffe ne prend pas. Se succéderont pendant près de cinq ans des allers-retours entre le foyer du père et la rue. Les fugues paraissent répéter un motif original, filé dans une expérience singulière reliant menace et injustice: la peur d'un père négligent et violent. Avant d'être pris en pension, en apprentissage chez un couturier, à l'orée de ses 19 ans, Madou trouvera notamment refuge en alternance dans le *bakoro*, au centre Renaissance de l'ONG, chez ses grands-parents au village ou chez sa mère dans une ville chef-lieu de département, distante de quelques dizaines de kilomètres de la capitale. Mais un autre ancrage, plus surprenant, complète la carte des lieux-ressources sur lesquels Madou a pu compter provisoirement: la maison de «la Policière», comme il l'appelle affectueusement. Cette femme, gardienne de la paix dans le civil, a recueilli Madou quelques semaines après sa première fugue:

J'étais allé mendier dans sa cour. Ce jour-là, mes habits étaient très sales. Elle m'a dit de me laver, ce que j'ai fait, et elle m'a donné des habits neufs que j'ai portés. Puis, elle m'a donné à manger et quand j'ai fini, elle m'a donné de l'argent, 500 francs [la somme que doit rapporter l'enfant à un «prétendu» maître coranique dixit «la Policière»¹¹] et je suis parti.

L'enfant, âgé de douze ans alors, revient quelques jours plus tard, se rappelle son hôte:

Il est revenu encore. J'ai alors dit à mon mari que je désirais prendre cet enfant car il était trop petit pour rester dans cet état là. Mon mari l'a autorisé: je l'ai alors pris avec moi et j'ai l'ai même scolarisé.

Cette seconde rencontre suscite un émoi supplémentaire chez «la Policière», qui se prolonge dans un geste d'aide plus ample et plus durable. La cohabitation se passe sans heurts, ses enfants et Madou s'entendent bien, et l'enfant suit le rythme de vie de la famille pendant plusieurs mois. Puis Madou ramène son petit frère dans cette maison, et

rompt involontairement l'équilibre bâti. La famille n'a pas les moyens d'accueillir un enfant de plus. Surtout l'initiative de Madou inquiète l'habitante:

Quand Madou a fait venir son petit frère, j'ai été obligé de chercher à savoir qui sont leurs parents. C'est là qu'il m'a dit que son père est un commerçant et en deux jours de recherche, j'ai pu mettre la main sur lui et je l'ai fait venir chez moi.

La femme garde un piètre souvenir du père de l'enfant, «vraiment dur de caractère», qui menace Madou et son petit frère. Mais elle parvient à garder l'aîné sous son toit et sous son aile. L'arrangement ne dure pourtant que deux semaines. Selon elle, l'enfant craignait que son père ne le contraigne brutalement à quitter les lieux; selon Madou, la séparation d'avec son cadet est vécue comme une trahison. C'est la fin de la cohabitation, mais pas celle de leur relation.

Madou donne son nom au Samusocial, comme celui d'une personne sur qui il peut compter. La protectrice donnera à plusieurs reprises des informations valorisantes sur l'enfant, témoignera qu'il peut cohabiter avec des adultes. Son évaluation aidera les travailleurs sociaux à préparer, d'une part, son entrée en pension d'apprentissage, et d'autre part, son retour en famille, chez ses grands-parents, pendant les grandes vacances. On décèle ici une articulation possible entre différents espaces, figures et temporalités de l'aide: la protection apportée par l'habitant, des années plus tard fournira aux travailleurs sociaux une expérience instructive, permettant une recomposition des espaces quotidiens du jeune adulte. On voit également à l'œuvre une confiance en dent de scie, mais qui finit par se fixer de part et d'autre, alors même que le geste d'assistance le plus ample (l'hébergement chez soi, à durée indéfinie) a échoué.

Le commerce d'attiéké dans la rue: de la citoyenneté troublée à une pédagogie circonstanciée du vivre-ensemble

L'engagement de tiers peut également venir compléter puis remodeler le travail social, comme le montre l'histoire de Monsieur Pierre, devenu sur le tard un distributeur officieux mais important de nourriture pour les enfants.

¹¹ L'hôte met ici en question le statut de l'éducateur. A Ouagadougou comme dans d'autres villes d'Afriques de l'Ouest où l'accueil en école coranique est courant, à Dakar par exemple (Dramé 2010), des doutes existent sur l'autorité et les qualités pédagogiques de certains maîtres. Des particuliers comme des ONG rencontrent des enfants fuyant des pratiques d'exploitation (les obligeant notamment à mendier au-delà du nécessaire) et de maltraitance, à distinguer du modèle d'apprentissage promu dans les écoles coraniques, avec lesquelles d'ailleurs des ONG cherchent à collaborer pour prévenir ou réparer les dommages de la rue.

La première fois, c'était en novembre 2005, quand je revenais dans ma maison: j'ai vu dix enfants qui fouillaient dans ma poubelle et ça m'a beaucoup touché.

M. Pierre, représentant commercial d'une multinationale implantée au Burkina, alors entre deux missions à l'étranger, ne rouspète pas les enfants. Il leur demande ce qu'ils font – ils lui répondent qu'ils cherchent des restes de nourriture. Il leur remet alors 1 000 francs et le groupe passe son chemin. Mais un mois plus tard, accoudé devant une bière dans un maquis le long d'une grande avenue menant à Ouaga 2000, dans les recoins de laquelle dorment de nombreux *bakoroman*, il devient le spectateur obligé d'une scène troublante:

Une dame qui vendait l'attiéké [préparation populaire à base de manioc] a pris l'eau pour rincer ses assiettes et l'a jetée sur les enfants qui étaient à côté. Je me suis alors levé et suis allé lui demander «pourquoi?». Ces enfants «la dérangeaient beaucoup» m'a-t-elle répondu. Elle était d'ailleurs déjà allée au commissariat pour demander à la police de venir chasser les enfants mais les policiers avaient refusé sous prétexte que les enfants avaient faim et que c'était naturel qu'ils cherchent à manger.

Le malaise survient alors à la vue des enfants fouinant dans ses déchets, puis resurgit quand d'autres se font asperger d'eau. Il convoque une expérience personnelle de la pauvreté – lui, le quarantenaire aisé, est né dans une famille «très très pauvre», «parfois sans argent pour payer de la nourriture». Le souvenir de «cette époque-là» fonctionne comme une caisse de résonance, qui dirige l'attention qu'il prête au problème. Le trouble initial répété devient un opérateur de concernement et d'engagement. Sur le moment, Pierre demande le coût d'une portion d'attiéké – 300 francs – et en commande sept, une pour chacun des enfants éclaboussés. C'est le début d'une distribution quotidienne, qui durera un an, que l'ancien enfant pauvre, considère au fond comme l'affaire de tous:

Pour le moment ils sont en difficulté. On ne peut pas dire qu'ils sont naturellement des bandits ou mauvais, c'est leur situation qui les rend ainsi. Prendre soin de ces enfants pour qu'ils puissent grandir et devenir responsables un jour, c'est aussi la responsabilité de tous.

Des relations de voisinage conflictuelles entre la vendeuse et les garnements, à la présence intermittente du bienfaiteur (en raison de son travail), comment une distribution compassionnelle d'attiéké a-t-elle pu s'instituer? Pierre cherche d'abord à comprendre les griefs de la cuisinière excédée: les enfants enquiquineraient les clients, en venant chaparder les

restes de leurs assiettes, voire les assiettes bien garnies s'ils ont le dos tourné; certains clients la menacent alors de s'approvisionner ailleurs et un journal lui aurait même fait une mauvaise publicité, en informant qu'on ne pouvait plus manger tranquillement sur place. La commerçante a tenté de négocier avec les enfants, leur offrant de leur remettre ses invendus à la fermeture de sa boutique en échange de leur tranquillité, vainement. Elle a pris finalement le parti de les «chasser». En organisant en pleine rue la distribution, Pierre offre un support d'activité pour que les enfants ne dérobent plus sur les tables des terrasses. Ceci apaise un temps les relations:

C'est la première fois que je vois quelqu'un qui, sans se fatiguer et sans se fâcher, fait comme Monsieur Pierre. Je n'étais pas à l'aise au début, les enfants ne restaient pas tranquilles, ils se comportaient en bandits, en se baladant avec des couteaux, à l'affût d'une blague mal placée pour les utiliser, on avait peur de les approcher. Mais ça a changé quand Monsieur Pierre s'est engagé avec eux.

La vendeuse d'attiéké, que les enfants appellent dorénavant «Tantie», prend parfois même leur défense face à des voisins mécontents, se plaçant en médiatrice entre des enfants fautifs et des clients agressifs. Ce changement d'attitude deviendra central en termes interactionnels: il montre à quel point la procédure d'apaisement ne se fonde pas seulement dans la négociation dans (et de) la situation, mais dans l'inversion de rôles qu'elle arrive à opérer.

La bouche à oreille fonctionne entre enfants, qui viennent désormais de différents quartiers de la ville. Le bienfaiteur en compte jusqu'à deux cents dans la queue. Pour mener à bien la distribution en son absence, Pierre s'appuie sur des personnes rencontrées sur place, comme ce vendeur ambulant de cigarettes installé en face du commerce d'attiéké:

Il y avait certes beaucoup de mendiants autour de la vendeuse (...). Un jour quand je les observais, M. Pierre est venu me dire d'attendre la fin de la distribution pour me parler. Il m'a alors signalé que si je prenais mon temps pour les regarder, ça voulait dire que j'étais intéressé par ce qu'ils faisaient et il m'a sollicité de l'aide car ils n'étaient que deux (...). C'est ainsi que j'ai commencé à travailler avec eux.

Par l'accompagnement et par l'aide, Pierre parvient à mobiliser, des voisins, des passants, des quidams troublés et sollicités par ce qu'ils observent. D'une part, son engagement est fort d'une *pédagogie douce et circonstanciée* qui consiste à impliquer et concerner toujours davantage de personnes au pro-

blème traité, à élargir constamment le cercle du public à partir de l'expérience du proche, comme le promeut John Dewey (2003). D'autre part, ce ressort sympathique de l'aide, au sens de se mettre à la place d'autrui ne demeure pas, par définition, moins vulnérable: il n'a d'autre voie pour imposer sa raison que l'exemple, la négociation et la coopération (Joseph 2003).

Un «changement de regard» face aux Bakoroman «fauteurs de trouble»?

Toutefois, les bonnes volontés, même coordonnées, ne parviennent pas à satisfaire la demande sans cesse croissante de nourriture, et à distinguer efficacement les *bakoroman* des autres enfants également dans le besoin. La première stratégie consiste à regrouper les petits par cinq et à mener une petite enquête sociale, en prenant les autres enfants à témoin, pour savoir si chacun est bien nécessaire. Celle-ci ne paie pas: les rangs continuent de s'allonger et les revenus de Pierre s'amenuisent nettement – 60% de son salaire partirait alors dans l'achat d'attiéké. Deuxième option: passer à une action hebdomadaire, et non plus quotidienne. Mais les enfants viennent plus nombreux que jamais et les frais ne diminuent guère. L'équipe tente alors une nouvelle stratégie: le jour de distribution n'est pas communiqué à l'avance, et la remise d'une portion de manioc suppose celle d'un ticket, que les deux assistants de Pierre distribuent le soir même aux enfants présents. La file d'attente diminue mais resurgit la crainte de ne pas aider les enfants des rues les plus démunis; en outre, l'agitation causée par la distribution mécontente la plupart des commerçants et des clients – au point que la distribution change d'endroit.

La charité est ainsi débordée et ne trouve à se stabiliser, provisoirement, que par le recours à des ficelles inventives. Pour que l'initiative perdure, Pierre prend contact avec le Samu-social, en même temps qu'il crée une association. Mais au moment de la clôture de l'enquête, cette ONG n'avait pas pris le relais du bénévole et de ses partenaires. Alors, l'échouage probable de cette expérience signifie-t-il qu'elle n'ait servi à rien?

Certes, des clients continuent de se plaindre des enfants, la commerçante chasse encore certains d'entre eux des terrasses, les poches du bienfaiteur se vident et la distribution bat de l'aile. Il en faudrait assurément davantage pour remplir l'estomac d'hordes nécessiteuses et surtout – car d'autres enquêtes ont montré que l'on trouvait assez facilement de quoi se nourrir et vivre de façon autonome dans le *bakoro* (Wangre & Maïga 2009; Champy 2015), pour abattre les stéréotypes appliqués aux enfants. Mais ne reprend-on pas, là, des horizons normatifs, qui ne sont pas tant ceux des protagonistes que des professionnels de l'assistance et de la cause des enfants des rues?

L'histoire de la distribution d'attiéké décrit une mobilisation concentrique, portée par une logique d'expérimentation et de démonstration. Dans un espace jusqu'alors uniformément hostile à la présence des *bakoromans*, elle montre la possibilité de leur faire place dans un environnement urbain auparavant hostile. Etant traités moins comme des «délinquants» que comme des enfants «souffrants», mais «disposés», selon les termes utilisés par la vendeuse d'attiéké, décrivant son changement de regard sur leur situation.

Ceci dit, l'expression de «changement de regard» n'est-elle pas, peut-être, encore trop forte? L'observation atteste bien, certes, qu'en certaines circonstances, la commerçante ne voit et ne traite plus les enfants comme elle l'aurait fait auparavant, parce qu'elle ne les considère plus *au préalable* comme membres de la catégorie des «délinquants». Comme les *bakoroman* dans les épreuves circonstanciées marquant leurs trajectoires, la vendeuse d'attiéké vit un apprentissage lui permettant de passer vers une sensibilité autre face aux «fauteurs de troubles». Il s'agit là compétences dissemblables quant à l'usage des ressources socio-spatiales: les premiers apprennent à cultiver une «mobilité labile» (Fiori & García Sánchez, 2014) et les rend davantage attentifs à la composition et aux compromis qui singularisent leurs usages urbains; la dernière accorde une attention significative à ces autres clients potentiels et, ce faisant, rend plus hospitalier le commerce de rue où sa vie quotidienne a lieu.

Cette conversion du regard, même momentanée, de la vendeuse et des autres assistants de Pierre, et de certains clients, compte visiblement pour eux, en tant qu'acteurs, parce qu'ils ont le sentiment de mieux faire. Mais elle a aussi pour effet de faire émerger et tenir, ne serait-ce que pour quelques temps, un espace où les *bakoroman* ont une place, parce que l'on peut publiquement apprendre d'eux (Gayet-Viaud 2015).

Conclusion: vers une «éthique de la fragilité» et une écologie de l'ordre public

Un conducteur de bus prenant en chemin vers Ouagadougou des fugueurs dépenaillés et sans le sou; un inconnu abritant quelques nuits sous son toit un enfant encore peu aguerrri au *bakoro*; un commerçant capable de montrer ses gros bras pour intimider un racketteur et de jouer au conseiller d'orientation pour des enfants déscolarisés; une policière logeant et traitant pendant plusieurs mois un jeune enfant comme les siens et devenant plus tard une interlocutrice privilégiée d'une ONG pour élaborer un projet de «sortie de rue»; enfin, un représentant de commerce aisé, initiateur d'un grande distribution alimentaire de la ville: ce florilège de personnages auxquels

nous ont conduits les *bakoromans*, nous amène à compléter le tableau écologique des relations, des attentions, des trajectoires et des usages (aussi bien sociaux que spatiaux).

Face aux préjugés qui figurent les *bakoroman* en coupables ou en victimes, et à la réflexivité binaire qui s'en dégage, appelant à leur retrait de la vie publique (que ce soit à l'écart des espaces publics ou dans les lieux mi-clos de l'assistance), le concours de ces tiers bienveillants, modifie sensiblement le curseur de leurs trajectoires. Ces tiers leurs permettent «d'explorer l'inclination humaine à cohabiter» grâce à une manière spécifique de saisir autrui qui permet de faire venir un horizon de justice dans les relations entre inconnus (Conein et al. 2003: 6). En suivant leurs interventions, on repère des qualités situationnelles et contextuelles (plus qu'identitaires) constitutives de la cohabitation en ville, et de l'entraide entre personnes d'abord inconnues et parfois hostiles les unes aux autres.

Entre les violences subies au quotidien, les relations distendues avec la famille et les secours ponctuels de l'assistance, l'existence des enfants est également marquée par ces rencontres inattendues, porteuses de bienfaits, parfois fugaces, parfois durables. Ce processus témoigne de potentialités propres à une «sérendipité urbaine» (Hannerz 1983). Sans dénier «les identités sociales désorientée» ni «les convictions blessées» (pour reprendre les qualificatifs d'I. Joseph) qui font partie du répertoire citadin des *bakoroman*, cette sérendipité leur permet de bénéficier de ces marges fortuites et de revendiquer ainsi un apprentissage autre de la vie en ville.

Si la vie dans la rue devient tenable comme aventure migratoire (Champy, 2015), c'est alors parce que la découverte de la ville est aussi celle de niches. Ceci, non seulement dans les interstices urbains où les enfants sont les plus visibles, mais aussi au contact d'adultes, qui en leur accordant une attention particulière, offrent différentes formes de protections: un gîte ou un couvert, une recommandation professionnelle ou une inscription à l'école, et toutes sortes de coups de main et de bons conseils. Ces relations, où les enfants tiennent à l'évidence d'autres rôles que ceux de délinquants ou de victimes, semblent parfois ignorées ou négligées par l'assistance. Elles constituent néanmoins des ressources précieuses afin de bâtir avec les enfants – comme on l'a vu par exemple dans le cas de Madou, des passerelles entre des espaces sociaux largement disjoints. Depuis le trouble surgi dans le côtoiement ou la rencontre avec un inconnu mal en point, jusqu'à l'intervention et une possible suspension, affectation ou transformation de l'opinion, on saisit la place et la portée d'«expériences citoyennes» (Bidet et al. 2015) qui émergent de la vie en ville et la traversent. Au principe d'une «éthique de la fragilité»

(Corcuff 2002), des «transcendances relatives» peuvent ainsi être à l'œuvre pour échafauder des repères qui n'écrasent pas les *bakoroman* sous leur poids.

Face à l'incertitude fondatrice de l'espace public urbain interprétée souvent comme «dangereuse» lorsque des «marginaux» y sont présents, cette enquête repositionne l'analyse de la gestion des cohabitations urbaines éprouvantes. Les trajectoires problématiques des *bakoroman* rendent ainsi visibles les ressorts sur lesquels peut s'étayer une «écologie de l'ordre public» (García Sánchez 2006). Cette écologie soulève un double enjeu, cognitif et pragmatique. D'une part, elle remet en cause les présupposés du modèle autoritaire par lesquels les conventions, aussi bien politiques que citadines définissent souvent les enjeux de tranquillité et d'ordre public (comme en témoigne, par exemple, l'attitude initiale de la vendeuse d'attiéké). D'autre part, en promouvant une écologie urbaine et attentionnelle, il s'agit reconnaître au cœur de cet ordre (et de la paix civile dont il est la source), l'intégration des troubles et des conflits d'urbanité. Ainsi, l'on espère mieux apprécier le rôle joué par ces inconnus qui peuvent devenir provisoirement des tiers bienveillants, dans la réparation et le maintien organisationnel et social de l'ordre qui régit les espaces publics urbains.

RÉFÉRENCES

- Biaya Tshikala K.** 2000. Les jeunes, la violence et la rue à Kinshasa. *Entendre, comprendre décrire*. Dakar: Codesria.
- Bidet Alexandra, Boutet Manuel, Chave Frédérique, Gayet-Viaud Carole, Le Méner Erwan.** 2015. «Publicité, sollicitation, intervention. Pistes pour une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne», Dossier *Pragmatisme et sciences sociales: explorations, enquêtes, SociologieS*. <http://sociologies.revues.org/4941>, consulté le 15 juin 2016.
- Bordreuil Jean-Samuel.** 2007. «Isaac Joseph: la politique depuis Goffman», in Cefaï Daniel, Saturno Carole (dir.). *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*, p. 101-134. Paris: Economica.
- Bougnoux Daniel.** 2014. «Faire attention à l'attention». *Slate.fr*. www.slate.fr/story/94665/faire-attention-attention, consulté le 16 novembre 2014.
- Breviglieri Marc.** 2002. «L'horizon du ne plus habiter et l'absence du maintien de soi en public», in: Cefaï Daniel, Joseph Isaac (dir.), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, p. 319-336. Paris: Editions de l'Aube.
- Champy Muriel.** 2015. «Des plantations ivoiriennes à la rue ouagalaise. Transmission silencieuse d'une tradition de mobilité», in: Baussant Michèle, Dos Santos Irène, Ribert Evelyne, Rivoal Isabelle (dir.), *Migrations humaines et mises en récit mémorielles. Approches croisées en anthropologie et préhistoire*, p. 275-293. Nanterre: Presses universitaires de Paris Ouest.
2011. *Grandir dans la rue. Ouagadougou, Burkina Faso*. Mémoire de Master 2 de recherche en ethnologie. Nanterre: Université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense.
- Citton Yves.** 2014. *Pour une écologie de l'attention*. Paris: Seuil.
- Conein Bernard, Breviglieri Marc, García Sánchez Pedro, Pattaroni Luca, Stavo-Debaugé Joan.** 2003. *Tenir ensemble et vivre avec. Explorations sociologiques de l'inclination à cohabiter*, rapport du projet «Cohabiter: Les formes du vivre-ensemble incluant la figure du tiers», programme «Habitat et vie urbaine», PUCA – GSPM, Paris.
- Corcuff Philippe.** 2002. *La société de verre. Pour une éthique de la fragilité*, Paris: Armand Colin.
- Dewey John.** 2010 (1948). *Le public et ses problèmes*. Paris: Gallimard.
- Douville Olivier.** 2011. «La compassion des ONG pour les enfants des rues». *Multitudes* 47: 80-89.
- Dramé Fatou.** 2010. *Nàndité. Enquête sur les enfants des rues à Dakar, Samusocial International/Samusocial Sénégal*, Dakar.
- Ennew Judith.** 2003. «Some Reflections on Street Children in Africa». *Children, Youth and Environments* 13(1): 128-146.
- Faye Ousseynou, Ibrahima Thioub.** 2003. «Les marginaux et l'Etat à Dakar». *Le mouvement social* 3: 83-108.
- Fiori Sandra, Garcia Sanchez Pedro José.** 2014. «Les espaces-temps de la mobilité labile», in: Rachel Thomas (coord.), *Les énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines*, rapport ANR, Programme Espaces et Territoires, CRESSON, Grenoble. www.anr-muse.fr, consulté le 15 juin 2016.
- Garcia Sanchez Pedro José, Le Méner Erwan, Yaro Ibrahim.** 2009. *Les mondes des bacoroman. Etude interactionniste sur les enfants des rues à Ouagadougou*, Rapport pour le Samusocial Burkina Faso: Ouagadougou.
- Garcia Sanchez Pedro José.** 2007. «L'engagement à l'épreuve de la vulnérabilité chez l'animal borné des villes», in: Cefaï Daniel, Saturno Carole (dir.), *Isaac Joseph. Itinéraire d'un pragmatiste*, p. 261-275. Paris: Economica
2006. «Urbanité et ordre public. Une écologie de l'usage des places à Caracas». *Espaces et sociétés* 126: 103-118.
- Gayet-Viaud Carole.** 2015. «La leçon de sociabilité du bébé», *Métropolitiques*. www.metropolitiques.eu/La-lecon-de-sociabilite-du-bebe.html, consulté le 15 juin 2016.
- Hannerz Ulf.** 1983. *Explorer la ville*. Minuit: Paris.
- Hopper Kim.** 2003. *Reckoning with Homelessness*. Ithaca: Cornell University Press.
- Jacobs Jane.** 1974 (1962). *The dead and life of great american cities: the failure of town planning*. Middlesex: Pelican.
- Joseph Isaac.** 2007. «Le migrant comme tout venant», in: Joseph Isaac, *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, p.211-220. Paris: Economica.
2003. «Le ressort politique de l'assistance, le moralisme et l'expérience de l'induction morale (A propos de Simmel et de l'ethnographie des SDF)», in: Ballet Danielle. *Les SDF. Trajectoires, représentations, politiques publiques*, p. 212-227. Paris: PUCA.

2002. «L'accessibilité comme expérience sociale et interactionnelle», in: Grosbois Louis-Pierre, Sautet Paul, Joseph Isaac (dir.), *Habiter une ville accessible: des usages à la conception*, p.11-26. Paris: PUCA.

Ledésert Soline. 2009. *Un état de la littérature en sciences sociales sur les enfants de la rue: l'affirmation récente d'une recherche critique*. Mémoire de Master 1 de recherche en sociologie. Paris et Cachan: Université Paris 4 et Ecole Normale Supérieure de Cachan.

Lucchini Riccardo. 1996. *Sociologie de la survie. L'enfant dans la rue*. Paris: PUF.

1993. *L'enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue*. Genève / Paris: Droz.

Lofland Lyn H. 1998. *The Public Realm. Exploring the city's quintessential social territory*. New York: Aldine de Gruyter.

Moliner Maria. 2007. *Diccionario de Uso del Español*. Madrid: Gredos.

Morelle Marie. 2007. *La rue des enfants. Les enfants des rues*. Paris: CNRS.

Panther-Brick Catherine. 2002. «Street children, human rights, and public health: A critique and future directions», *Annual review of anthropology* 31: 147-171.

Pirot Bernard. 2004. *Enfants des rues d'Afrique centrale. Douala et Kinshasa. De l'analyse à l'action*. Paris: Khartala.

Samusocial International. 2012. *Adolescentes et jeunes femmes «de la rue»*, Samusocial International / Fondation Sanofi Espoir, Paris.

Söderström Ola, Dupuis Blaise, Geertman Stéphanie, Leu Pierrick. 2010. *La mondialisation des formes urbaines à Hanoi et Ouagadougou*, Rapport de recherche. Neuchâtel: Institut de géographie et Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Strauss Anselm. 1992. *La trame de la négociation: sociologie qualitative et interactionisme*, Paris: L'Harmattan.

Wangre Naba Jérémie, Maiga Alkassoum. 2009. *Enfants de la rue en Afrique. Le cas du Burkina Faso*. Paris: L'Harmattan.

AUTEURS

Pedro José García Sánchez est maître de conférences en sociologie à l'Université Paris Ouest Nanterre – La Défense et chercheur au laboratoire Mosaïques /LAVUE UMR 7218 CNRS.

Erwan Le Méner est chercheur à l'Observatoire du Samusocial de Paris et au Centre d'étude des mouvements sociaux (EHESS, Paris).

pjgarcia@u-paris10.fr, r1lemener@yahoo.fr